

Détruire : la logique de l'existence, de Lawrence Olivier,
Montréal, Éditions Liber, 2008, 120 p.

René Lemieux

Volume 28, Number 1, 2009

Les frontières des mouvements sociaux / Les mouvements sociaux
aux frontières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001734ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001734ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, R. (2009). Review of [*Détruire : la logique de l'existence*, de Lawrence Olivier, Montréal, Éditions Liber, 2008, 120 p.] *Politique et Sociétés*, 28(1), 255–258. <https://doi.org/10.7202/001734ar>

en philosophie politique sur la réconciliation du libéralisme avec le multiculturalisme, ce livre reste fort utile pour ceux et celles qui cherchent à faire le pont entre le normatif et l'empirique sur le sujet de l'accommodation de la diversité nationale.

Rémi Léger

Département d'études politiques, Université Queen's

Détruire : la logique de l'existence, de Lawrence Olivier, Montréal, Éditions Liber, 2008, 120 p.

Seule la Douleur est capable de réunir à travers le temps et l'espace, c'est la Douleur qui réduit les générations à un dénominateur commun.

Witold Gombrowicz, *Sur Dante* (Paris, L'Herne, 1968)

Nous étions nombreux à attendre ce livre. Écrit comme la suite d'une trilogie commencée avec *Le Savoir vain* (1998, Montréal, Liber) et poursuivi avec *Contre l'espoir comme tâche politique* (2004, Montréal, Liber), le dernier essai de Lawrence Olivier, *Détruire : la logique de l'existence*, vient parachever une idée, presque une obsession – en tout cas, une méthode. Titre étrange auquel on ne s'attend pas – à tout le moins en science politique –, *Détruire* se trouve à mi-chemin entre un *exercice spirituel* et un traité d'*empirisme radical*. «Détruire» est le mot choisi pour décrire l'action de douter : d'abord de *Soi* – d'où l'exercice spirituel sur soi en questionnant le soi –, puis du rapport entre le *Soi* et l'*autre* – d'où le traité d'empirisme, rapport des singularités mouvantes.

Détruire est composé de deux chapitres, comme les deux essais précédents de L. Olivier. L'auteur nous donne dès le premier chapitre le «sens» de son livre : «Une longue traversée nous attend au bout de laquelle une simple promesse : la destruction de soi par soi.» (p. 27) Quelle est cette traversée ? C'est d'abord la remise en question de soi, de tout. Cette remise en question semble commencer par un trouble de l'esprit : un doute sur soi. Ce trouble, qu'on penserait d'abord passer et qui se résorberait seulement si l'on désirait travailler un peu sur soi, c'est l'*euthymia*, la tranquillité de l'âme. L'auteur demande plutôt de creuser ce malaise : «Douter de soi, c'est l'autodestruction inhérente à la raison elle-même et dont des doctrines, des sciences, ont cherché en vain à conjurer la puissance.» (p. 27)

Olivier procède donc à une remise en question et à une critique du *Cogito* cartésien. À quoi mènent le doute intégral ou la critique de *Soi* ? À rien. Il s'agit là d'une réponse à Sartre, tout en étant sa relecture. Dans le questionnement sur la «nature de l'Homme», il ne peut y avoir qu'un *Rien*, qu'un *Néant*. Et si ce

néant mène à la violence, il faut, pour la contrer, une violence plus grande de la société et de l'État. L'ordre social est une illusion, « un monde inventé pour nous faire oublier à quel point la vie en commun est impossible » (p. 79).

Il faut d'abord concevoir l'existence comme multiplicité plutôt qu'unité. L'unité étant, selon Gilles Deleuze et Félix Guattari (cités par Olivier), « une prise de pouvoir par le signifiant ou un procès correspondant de subjectivation » (dans *Mille plateaux*, 1980). Le *Je suis* comme unité, il faut d'abord le *décorporifier*. Face au *Je*, il y a le problème de l'*autre*.

Cet *autre* comme problème fait l'objet du deuxième chapitre. Pour comprendre l'empirisme radical d'Olivier, il faut d'abord concevoir l'existence comme « surface et mouvement », c'est-à-dire concevoir les sensations comme ayant une vie propre : « L'homme est lui-même moins une unité qu'un ensemble paradoxal de percepts et d'affects. » (p. 42) La liberté n'étant finalement que mouvement sur une surface, et la conscience est sans intériorité, elle est toute spatialité sur ce plan de consistance. Le *Je* de la conscience – construit par elle –, en tant qu'elle est réduction des multiplicités sur cette surface, fausse l'idée qu'on a de l'existence : c'est un problème de perception. Ce problème de perception soulevé, il s'agit pour Olivier de penser ce que la « mauvaise philosophie ou la mauvaise sociologie » se refuse de faire : penser l'institution à partir d'un *être avec* : « L'homme est avec les institutions dans un rapport discontinu. » (p. 76) Il n'y a pas de symbiose, l'individu est dans une « intimité imparfaite » (William James, cité par Olivier) avec l'institution. Celle-ci s'insinue dans les rapports entre individus pour créer un semblant d'ordre : « Faire oublier à quel point la vie en commun est impossible. » (p. 79) L'institution n'est donc qu'un leurre, qu'une apparence, mais aussi une violence servant à masquer l'impossibilité au cœur du vivre ensemble. La tâche d'Olivier est donc claire : « Laisser l'impossibilité se déployer sans entraves, en levant les contraintes morales, les jugements politiques qui la voilent » (p. 88) ; c'est donc un appel à la *pensée* : penser la destruction dans la « torture banale, quotidienne qui consiste à vouloir toucher l'autre et à souhaiter à son tour être touché » (p. 107), donc de penser d'abord en quoi nous *expérimentons* des affects destructeurs. La formule d'Olivier – contre Descartes –, c'est *doleo ergo sum* : je souffre donc je suis. Mais la formule n'est pas nécessairement un retournement vers soi – qui est le propre du cartésianisme –, au contraire, l'inclusion de la souffrance, c'est l'exclusion de la pensée confinée depuis Descartes au *Je*. Et cette exclusion crée quelque chose que ses étudiants n'ont pas oublié, une nouvelle formule, un ordre, non, une sentence : *Cogilicet* – tu peux penser !

Ne les craignez donc pas ! Rien n'est voilé qui ne sera dévoilé, rien n'est secret qui ne sera connu.
Mt 11 :26

La formule de Lawrence, c'est le « *I would prefer not to* » du *Bartleby* de Herman Melville (« *Bartleby, the Scrivener. A Story of Wall Street* », *Putman's Magazine*, 1853) : « je préférerais ne pas ». Gilles Deleuze a écrit un beau texte

sur le *Bartleby*, «Bartleby, ou la formule» (on le retrouve dans *Critique et clinique*, Minuit, 1993). Le texte de Melville, c'était déjà la description assez fiable de nos départements de science politique, le commentaire de G. Deleuze l'intensifie jusqu'à en faire l'analyse exacte de ces personnages étranges qui les peuplent, des personnages comme Lawrence. La formule «*I would prefer not to*» sied à Lawrence non pas parce qu'il refuse d'écrire, mais parce qu'on voudrait bien ne pas le lire. L'acharnement de Bartleby à préférer ne pas travailler est l'image exacte, mais inversée, de l'acharnement de Lawrence à écrire ce qu'on n'attend pas de lui. Écrire ou ne pas écrire : la réverbération entre Bartleby et Lawrence présente la même image, celle du geste qu'on préférerait ne pas faire, ou mieux, l'absence d'intentionnalité dans ce geste. Mais qu'est-ce que cette préférence de ne pas faire ?

Vous êtes assis à une table au café, vous voulez travailler, immanquablement quelqu'un viendra pour vous demander ce que vous faite dans la vie : pensée politique.

– Ah ! alors vous proposez quoi pour changer le monde ?

– Rien.

Une telle attitude qui n'est rien d'autre que celle du penseur – et conséquemment de son impossibilité de vivre complètement dans la cité, sans en être extérieur – amènera nécessairement une certaine violence : on ne peut tolérer que quelqu'un ne propose rien. Non pas que la cité demande tellement l'implication politique – même que souvent elle la refuse –, mais proposer quelque chose permet de situer politiquement l'autre, de le catégoriser (cela se simplifie toujours en «ami/ennemi»). Quand on ne propose rien, ce refus empêche l'autre de vous situer – voilà pourquoi il y a toujours une troisième catégorie (qui prend plusieurs noms ; «postmodernes» des épigones de Michel Freitag est le plus courant de nos jours), mais c'est une catégorie *asignifiante*, sinon *insignifiante*, c'est le lieu dans la cité où l'on catégorise ceux qu'on ne peut considérer amis ou ennemis. Or c'est là le lieu de la pensée. C'est le seul lieu où peut se trouver le penseur s'il veut survivre. C'est aussi le lieu de Lawrence.

– Es-tu donc si particulier pour oser ne rien proposer ?

Mais, justement, ne rien proposer c'est accepter sa singularité quelconque, qui n'est pas particulière. Et à la persécution de café – comme au micro-fascisme départemental – il faut un véritable art d'écrire et d'enseigner qui n'est jamais de cacher ses intentions, mais de cacher qu'on n'a pas d'intention, qu'on *préférerait ne pas...*

À une logique des présuppositions – on s'attend à ce qu'un professeur de science politique propose un projet normatif pour la société –, Lawrence invente une logique de l'existence où l'affect remplace l'argument. Et ces affects sont toujours ceux que, d'abord, on a ressentis. Il ne s'agit pas d'une *biographie*, mais d'une *biographémologie* : faire des éléments de son existence une source pour la pensée, du pouvoir qui passe sur soi un moyen pour réfléchir, de la participation résignée à un monde universitaire fixe une écriture par laquelle se déploie la vie. C'est le message commun de Bartleby et de Lawrence, personnages violemment comiques. Tous deux refusent de

bouger – et G. Deleuze savait bien que celui qui ne bouge pas est toujours traité comme un vagabond – ; pour se débarrasser de l’un comme de l’autre, il a fallu à l’avoué de déménager son propre bureau comme il faudra à l’UQAM de changer de quartier ; leur préférence commune de ne pas faire ce qu’on leur demande est le lieu par lequel la folie s’installe autour d’eux ; et, tout comme Bartleby, Lawrence ne se nourrit que de biscuits au gingembre et habite son bureau. Bartleby et Lawrence sont des personnages sans nom de famille, ils appartiennent à une communauté particulière : la communauté des Célibataires, qui n’ont rien de particulier à force d’être originaux : « L’original, dit Deleuze citant Melville, ne subit pas l’influence de son milieu, mais au contraire jette sur l’entourage une lumière blanche livide, semblable à celle qui “accompagne dans la Genèse le commencement des choses”. »

Μὴ οὖν φοβηθῆτε αὐτούς – n’ayez pas peur, le pouvoir se laisse repérer si facilement : des positivistes qui s’insinuent dans les comités de lecture aux guides méthodologiques kafkaïens pour la rédaction de thèse, de l’absence de pensée généralisée aux « mémérages » des réunions départementales. Il y aura toujours un Lawrence dans chaque département, un Lawrence qui jettera une lumière originale sur le pouvoir, simplement parce qu’il le vit, et ce, même si on le place dans le coin le plus obscur de la faculté, et même peut-être à cause de cela. Des *devenir-Lawrence*, sans cesse, même en vous-mêmes : savez-vous seulement quel Lawrence vous êtes en train de devenir, comme le demande encore Deleuze dans *Dialogues* (Flammarion, 1977), et surtout ce qu’il devient en vous, « l’innommable, “la bête intellectuelle”, d’autant moins intellectuelle qu’elle écrit avec des sabots, avec son œil mort, ses antennes et ses mandibules, son absence de visage, toute une meute en vous » ? Lawrence est le Bartleby de l’université : il n’est pas malade, non, non, comme Deleuze le dit dans les dernières lignes de « Bartleby, ou la formule », il est « le médecin d’une Amérique malade, le *Medicine man*, le nouveau Christ, ou notre frère à tous ». Nous étions nombreux à attendre le livre d’Olivier, parce que nous sommes nombreux à nous reconnaître dans Lawrence ; et ceux qui ne s’attendent pas à Lawrence auront l’occasion de critiquer grossièrement Olivier, sans jamais rien comprendre.

Ah Lawrence ! Ah humanité !

René Lemieux

École d’études politiques, Université d’Ottawa